ANDRÉ ARCELLASCHI

1940-2009

Dans la plus grande discrétion, au cœur de l'été, André Arcellaschi nous a quittés, presque le jour anniversaire de sa soixante-neuvième année, terrassé par ce qu'il est d'usage d'appeler « une longue maladie ». En fait, elle ne fut guère longue pour lui, puisqu'il en ressentit les premières atteintes un an avant l'issue fatale et qu'il eut la chance, si l'on peut dire, de s'en échapper par ce que les anciens appelaient « la belle mort », un arrêt cardiaque, avant d'avoir à en subir les ultimes dégradations physiques. Parce que c'étaient les vacances, nous fûmes peu de collègues à être au courant de son décès : dans l'église du Raincy, où une assistance nombreuse lui rendait hommage, le 20 juillet 2009, j'avais reçu de notre Administrateur l'*honos* de représenter la Société des Études Latines, qu'il avait présidée en 1998, comme j'ai aujourd'hui celui de faire la *laudatio funebris* de celui qui fut pour moi bien plus un ami qu'un collègue.

André Arcellaschi est né à Clermont-Ferrand. Il n'est pas pour autant Auvergnat, puisque sa famille est originaire du Piémont. C'est la carrière de son père qui l'y a fait naître, comme elle l'en fera partir à l'âge de quinze ans pour aller poursuivre ses études au lycée du Raincy, alors annexe du lycée Charlemagne. Après son baccalauréat, il entre en hypokhâgne, puis en khâgne au Lycée Henri IV, et passe à la Sorbonne licence et D.E.S. et, dans la foulée, le CAPES. Le service militaire le rattrape alors ; il choisit de le faire dans le cadre de la coopération, qui l'envoie à Madagascar, au lycée de Fianarantsoa, enseigner le français, mais aussi le latin et le grec, aux enfants du tout jeune État malgache né de la décolonisation. Il fut séduit par ce pays, par la beauté et la variété de ses paysages, par la gentillesse et la dignité de ses habitants, au point d'y rester après son temps de service. Il est alors nommé au lycée Jules Ferry de Tananarive, tout en étant recruté comme chargé de cours à la Faculté de Tananarive. De ces années passées là-bas il gardait un souvenir ébloui.

Il arrivait encore, à l'époque, qu'on créât des postes de latin dans l'Université et, en 1973, j'avais arraché au Ministère un poste d'assistant de Langue et de littérature latines pour l'Université d'Orléans, où la scission de l'Université d'Orléans-Tours m'avait laissé seul titulaire. André avait inscrit une thèse d'État sous la direction de Pierre Grimal et la complémentarité de nos profils respectifs avait conduit la commission à retenir sa candidature, que j'avais chaudement appuyée. Il restera à Orléans, comme moi, jusqu'en 1987 ; ensemble nous avons labouré une terre bien pauvre pour des latinistes, puisque notre public était presque exclusivement composé d'étudiants de Lettres modernes. Pour les débutants, j'avais mis au point, avec l'aide de collègues du second degré, une méthode audiovisuelle d'apprentissage de la langue latine, révolutionnaire pour l'époque. André se lança avec enthousiasme dans l'aventure : il en sortit deux livres, *« Via Nova - 1ère et 2ème années de latin »*, parus chez Hachette en 1979 et 1980, avec nos deux noms côte à côte. À cette dure école, pour intéresser un public qui, à quelque niveau qu'il fût, était *a priori* peu attiré par le latin, nous avons déployé des trésors d'imagination en matière d'innovation pédagogique — préoccupation qui n'était guère développée alors dans l'Université en général et dans la latinité en particulier. Bref, comme dit Figaro, il nous « a fallu déployer plus de science et de calculs, pour subsister seulement, qu'on en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes ».

Cette expérience nous servit grandement, quand nos chemins se sont disjoints. En effet, en 1986, André Arcellaschi soutenait sa thèse en Sorbonne devant un jury présidé par Alain Michel et, l'année suivante, il était élu professeur à l'Université de Lyon-III, où il resta jusqu'à sa retraite, en 2001 ; la même année, j'étais élu à l'Université de Montpellier-III. Désormais, nos carrières seront parallèles.

En 1990, paraissait l'ouvrage magistral tiré de sa thèse : *Médée dans le théâtre latin, d'Ennius à Sénèque*, dans la collection de l'École française de Rome. Les publications qui suivirent ont consacré André Arcellaschi comme l'un de nos meilleurs spécialistes du théâtre latin, ainsi qu'en témoignent, pour ne pas parler de ses articles, ses excellentes adaptations de Plaute, directement utilisables pour la scène, parues chez Peeters en 1996 et 1997 : *Amphitryon* et *La secte des sœurs Bacchus*. Sa maladie n'a pas ralenti sa production ; sur sa table de travail, il y avait une traduction en cours : *Poenulus, le petit Carthaginois*, et un article sur le *Rudens*, que je lui avais demandé pour *Vita Latina*, revue au bureau de laquelle il siégeait depuis longtemps. Et les Belles Lettres ont sous presse un ouvrage de lui : *La comédie et la tragédie à Rome*.

Au demeurant, sa production ne s'est pas limitée à sa spécialité ; il était déjà malade quand il rédigea et fit paraître son *Caligula, roman historique*, en 2008, et, ses forces l'abandonnant, il dut faire lire, à la saison dernière, aux Études latines sa communication sur Cardan. Cet esprit multiforme, curieux de tout, avait le souci constant de s'adresser aussi bien aux spécialistes qu'au grand public, dans des colloques comme dans des conférences, dans des articles scientifiques comme de vulgarisation. Il avait retenu la leçon de Pierre Grimal, qui nous avait dit, un jour que nous nous excusions d'écrire parfois dans des revues de grand public : « La vulgarisation fait partie de nos tâches d'enseignement ; si nous n'écrivons pas dans ces revues, d'autres le feront à notre place, et moins bien que nous. »

C'est aux côtés de Pierre Grimal, administrateur de la Société, puis d'Alain Michel, qui lui succéda, qu'André Arcellaschi remplit de 1989 à 1996 les fonctions de secrétaire général de la Société des Études latines, avec un dévouement, une efficacité, et aussi une bonne humeur qui lui valent aujourd'hui encore notre reconnaissance pour la lourde tâche dont il sut si bien s'acquitter.

Et puis, André Arcellaschi avait une passion, où il excellait : il était organiste. L'un de mes plus vifs souvenirs est de l'avoir entendu, par une matinée glaciale de fin d'automne, dans la cathédrale de Meaux, vide, jouer longuement sur, ou plutôt dans ces orgues magnifiques ; nous étions frileusement enveloppés dans nos manteaux ; il était en manches de chemise... et en nage. Dans son « port d'attache » du Raincy, où il s'était installé après son retour de Madagascar, il était depuis de nombreuses années l'organiste de sa paroisse, dont il animait toutes les célébrations : messes du dimanche, mariages, obsèques... Comme l'un des membres fondateurs de l'association « Restaurer », il a beaucoup fait pour la restauration de l'église Notre-Dame de la Consolation, due à Auguste Perret — l'une des premières églises de béton, mais si ajourée qu'elle semble une dentelle de lumière —, de son tympan en bronze — œuvre d'Antoine Bourdelle — et surtout de ses orgues, qui étaient en triste état quand il les prit en charge. *Artifex* aux deux sens du terme, il savait y déceler la moindre panne : « inondation », jeu récalcitrant, soufflerie asthmatique... au point que, de manière très œcuménique, il aida aussi à la restauration des orgues du temple de l'Église réformée du Raincy.

Nous n'entendrons plus ses saillies gouailleuses, lancées de sa voix moqueuse, retentir sous les plafonds dorés de la Sorbonne, ni le rire puissant qui sortait de sa vaste poitrine. Car cet homme, tout décoré de l'Ordre du Mérite qu'il était, ne croyait pas aux vanités des honneurs. Il n'avait pas son pareil pour dégonfler les baudruches boursouflées, moquer les ânes chargés de reliques et faire remarquer

d'un ton sucré que le roi est nu. Pour ma part, c'est sa sensibilité délicate que je veux retenir en dernier ici, telle qu'elle s'exprimait quand il parlait de poésie latine ou quand il faisait éclater dans l'espace les notes sorties des tuyaux d'orgue.

Paul M. Martin.